

**ROLAND  
GORI**

**LOGIQUE  
DES PASSIONS**



Extrait de la publication

**DENOËL** L'ESPACE ANALYTIQUE



# **Logique des passions**

## DU MÊME AUTEUR

*Psychanalyse et langage* (avec Didier Anzieu et coll.), Paris, Dunod, 1977, rééd. 1990

*Le Corps et le signe dans l'acte de parole*, Paris, Dunod, 1978

*La Preuve par la parole*, Paris, PUF, 1996, rééd. 2001

*La Science au risque de la psychanalyse* (avec Christian Hoffmann), Toulouse, Eres, 1999.

**Roland Gori**

**Logique  
des passions**

**DENOËL**

**© 2002, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris**

*À Marie-José, sans qui ce livre,  
à plus d'un titre, n'aurait jamais vu le jour.*





## Remerciements

Je remercie Pascal Keller d'avoir relancé le projet de ce livre qui reposait depuis des années en m'indiquant la voie d'une réécriture de mes premiers textes.

Je remercie toutes celles et tous ceux qui m'ont incité à poursuivre dans l'accomplissement de ce travail auquel j'ai payé ma livre de chair, et plus particulièrement Alain Vanier qui l'a accueilli avec enthousiasme dans sa collection.



*Pourquoi l'amour ne s'éprouve-t-il que dans la violence et la perte ?*

*Parce que sa source est l'expérience de la perte.  
Naître, c'est perdre sa mère.*

Pascal QUIGNARD, *Vie secrète*



## Sommaire

Prologue .....	15
----------------	----

### *Première partie*

#### FAUT-IL ÊTRE FOU POUR CROIRE QU'ON VOUS AIME ?

La passion amoureuse : entre « perdre » et « se perdre »	31
La psychanalyse, « laboratoire » de l'état passionnel ..	43
Le rêve d'Annie et ses prolongements .....	51
Alors, faut-il être fou pour croire qu'on vous aime ? .	59
Quel objet pour quelle passion ?.....	65
Clérambault, figure de la passion.....	75
À la recherche du nom qui sépare.....	87
Ce qui gouverne l'état passionnel amoureux.....	95
La passion : une image d'enfant mort ?.....	99

### *Deuxième partie*

#### LE RÉALISME DE LA HAINE

Pourquoi la haine ? .....	105
Peu de choses sur la haine.....	119

La haine jalouse.....	123
La haine de l'être.....	135
La haine de la langue.....	155
Le transfert : se rappeler sans se souvenir ?.....	163
Le script passionnel.....	171
Pourquoi je me hais ?.....	181

### *Troisième partie*

#### LA RHÉTORIQUE PASSIONNELLE : UNE PASSION DE L'IGNORANCE ?

La passion est un moment rhétorique.....	187
« L'ignorance crasse » et « la docte ignorance ».....	191
Voir ce qu'on ignore.....	209
La passion est une passion de la causalité.....	225
La logique : une croyance ?.....	239
La passion de l'ignorance : fétichisme de la signification et de la référence.....	245
La sémantique analytique.....	255
L'enfant mort des passions.....	271
Conclusion.....	279
Bibliographie.....	287

## Prologue

Fabrice brûle de rejoindre Béatrice. Il marche à grands pas, le regard fixe et brillant, le visage crispé, les muscles contractés. Il court, il vole, il se précipite. Il ne mange plus ou presque. Depuis des mois, l'abus de café aggrave ses insomnies. Il vit en somnambule. Son existence n'a plus rien d'ordinaire, de normal, depuis que sa rencontre avec Béatrice l'a révélé à lui-même. D'ailleurs, a-t-il vécu avant de connaître Béatrice, avant ce moment où sa vie a basculé dans ce coup de foudre analogue aux visions des mystiques ? Depuis cette rencontre, il ne s'appartient plus. Il est entièrement possédé, hanté par Béatrice. Il hait d'ailleurs toute appartenance qui pourrait pour un temps le soustraire à l'emprise diabolique de sa folle passion. Il ne veut exister que pour Béatrice, en elle, par elle, être absorbé à tout instant par son regard, sa voix, son corps, sa durée et son étendue. En retour, il exige d'elle qu'elle lui sacrifie tout. Tout, et ce n'est pas assez. Les étreintes fiévreuses, prodigues et furieuses, sans cesse renouvelées, ne suffisent pas à ce *tout*. Épuisés, ils ne parviennent pas à atteindre cette perfection où les formes et les noms pourraient se dissoudre. Ils ne parviennent pas à trouver au sein de la nuit la plénitude de cette ivresse à laquelle aspire Tristan : « Non

plus d'Isolde, plus de Tristan, plus aucun nom qui nous sépare ! »

Désormais, ils partagent tout. Séparés par leurs rêves jusqu'à l'instant du réveil, ils trouvent dans leurs récits des motifs d'amour et de dispute qui les conduisent à de nouvelles étreintes. Eux, si égoïstes avant de se connaître, avant de se rencontrer et de s'aimer, les voilà sortis d'eux-mêmes, *extasiés* pour le meilleur et pour le pire. Eux qui vivotaient, les voilà qui vivent vraiment. On leur dit qu'ils ont tout perdu, qu'ils ravagent tout autour d'eux, qu'ils apportent le désastre et que tout brûle et agonise depuis leur folle passion. Eux pensent et disent que les individus ordinaires, c'est-à-dire les autres, ne savent pas aimer. Les braves gens ne savent pas reconnaître cette lumière. Ils sont rivés à leur confort, à leurs habitudes, agrippés à une tranquillité raisonnable qui ne nourrit que les intérêts égoïstes, individuels ou familiaux. Les « autres » sont morts avant d'avoir vécu. Comment peuvent-ils oser les appeler eux, Fabrice et Béatrice, des morts vivants, vampirisés par leur passion alors même que ces « autres » ne sont que des silhouettes et des infirmes à jamais vidés ou mutilés de la vraie vie ? Comment ces « autres » peuvent-ils se permettre de juger à leur petite mesure cette démesure divine, cette profusion généreuse que l'amour fou convoque ?

Fabrice pense à tout cela en se précipitant vers Béatrice. Il traverse en courant la rue Saint-Jacques au mépris des voitures, au milieu des feux qui font barrage, s'arrachant au flux des habitudes. Il n'entend rien des apostrophes, des injures et des mises en garde. Une voiture le frôle... Mourir pour Béatrice ! Un temps, ce vœu se forme dans l'éphémère de ses pensées. Ils ont bien pensé mourir ensemble, de crainte de ne plus pouvoir revivre cet extrême du plaisir et de la béatitude. Ils se sont fait serment d'être enterrés



ensemble. Même la mort ne saurait les séparer. Mais bientôt cette pensée fugitive de mort le quitte : Béatrice ne serait pas là pour le voir mourir.

Fabrice se souvient de l'éclat du regard de Béatrice, de l'angoisse de ses lèvres et de la fébrilité de ses mains lorsqu'il était malade et qu'elle risquait de le perdre. Le risque de perdre produisait chez Béatrice une exacerbation de l'amour. Ce goût pour la perte rythmait leurs disputes et leurs évasions comme les délices de leurs retrouvailles. Parfois, Fabrice s'enfuyait, s'échappait. Béatrice le poursuivait en voiture, tentait de le ramener à la maison, à la raison... Il empruntait alors les sens interdits pour lui rendre la tâche plus difficile encore. Ce jeu, ils le jouaient malgré eux, à proximité de la nuit, de son obscurité et de son mystère, puis ils mêlaient leurs larmes et leurs voix, leurs regards et leurs caresses, leurs désespoirs et leurs causes perdues, jusqu'aux étreintes.

Mais leurs déclarations d'amour étaient aussi des déclarations de guerre. Guerre à tout ce qui, du passé, du présent ou de l'avenir, pouvait un bref instant menacer leur éternité fusionnelle. Aussi, le culte qu'ils se vouaient l'un à l'autre, l'un par l'autre, exigeait-il d'autres offrandes ou d'autres sacrifices : ils s'offraient des cadeaux ou s'offraient eux-mêmes en cadeau. Mais ces dons ne devaient jamais emprunter la voie bourgeoise et ordinaire. Fabrice renonçait à un voyage professionnel qui l'aurait éloigné de Béatrice. Béatrice promettait de ne plus adresser la parole à un de ses collègues qui naguère lui avait fait la cour. Cela compliquait quelque peu le fonctionnement de son service, mais c'est justement ce qui en faisait le prix, service et sévice, c'est tout comme. Et puis il y avait aussi les séances d'exorcisme, d'inquisition et de purification. Ils avaient ensemble brûlé les vestiges du passé, les photos, les lettres et les livres qui témoignaient

d'une existence antérieure à leur passion. Bref ils devenaient l'un pour l'autre *monothéistes*.

Fabrice arrive rue Soufflot et se dirige vers Saint-Sulpice. C'est là que se trouve leur lieu saint, la brasserie « sacrée » où ils se sont donné rendez-vous la première fois. Pour eux, c'est toujours la première fois. Grâce à la complicité du garçon, Fabrice obtient que leur sanctuaire ne soit jamais profané au moment où ils se retrouvent. Un coup de téléphone préalable suffit. Cette complicité, il ne sait s'il la doit à la fascination que produit la passion ou à ses généreux pourboires. Mais ce n'est pas le moment de penser à l'argent. Il est d'ailleurs « à découvert » et son banquier ne cesse de le harceler. Comment pourrait-il comprendre la nécessité des superflus somptueux que la passion exige ? Son banquier est un esclave. Lui, Fabrice, ne saurait être maître ou esclave, il répugne à obéir comme à commander. Il ne veut pas perdre sa vie en la gagnant, cette vie qui appartient à Béatrice, comme Béatrice appartient à sa vie. Le patrimoine, c'est la consolation des faibles. La gestion, c'est la digestion des médiocres et des moralistes. Bien sûr, Fabrice risque d'être « interdit bancaire », mais il s'en moque. C'est un défi supplémentaire. Pour Béatrice, cause première et exclusive, il assume tous les interdits, ceux de sa famille, de ses amis, de ses collègues. On dit qu'il a tout perdu, lui qui était promis à une existence exemplaire. Mais plus il perd et davantage il *gagne Béatrice*. Béatrice, sa seule raison d'être et de se conduire. On dit qu'il court à sa perte, comme la *Phèdre* de Racine et l'*Amok* de Zweig. Mais ces paroles, loin de le mettre en garde, le réjouissent car elles l'élèvent à la dignité d'un personnage littéraire. Alors la perte exige toujours davantage de pertes. Heureusement, Béatrice est là. Sa présence constitue son seul point de mire et sa seule certitude dans ce naufrage. Quand ils se seront

entièrement dépouillés, quand ils seront *infiniment nus*, ils n'auront plus que la vie à se donner, ou à se prendre. Voilà pourquoi parfois il ne comprend pas qu'elle puisse même l'espace d'un instant respirer et voir *hors de lui*. Mais il est vrai aussi qu'elle a beaucoup donné. On dit parfois qu'elle a tout perdu : mari, maison, enfants et famille, succès et réussites professionnels, depuis qu'elle a *avoué* sa passion pour lui, depuis qu'elle n'a que *son nom* à la bouche. Elle a jeté tous les voiles, tous les ornements obsolètes d'une vie rangée depuis que, comme Phèdre, « c'est Vénus tout entière à sa proie attachée ». Fabrice sourit, il pense : « Pourquoi "tout entière" ? » Ce serait tellement plus beau au *féminin* : « *toute* entière à sa proie attachée ».

Ils avaient rendez-vous à midi. Fabrice a quitté son bureau à 11 heures. Il ne pouvait pas faire attendre Béatrice et il ne pouvait plus attendre Béatrice. Quand il pensait à elle, il voulait qu'elle soit là. La vie est toujours en retard sur la pensée. Toutes les vies sont beaucoup plus médiocres que les rêves et que les pensées. Il songeait à son intérêt récent pour certains mythes orphiques et cathares faisant l'éloge de l'amour parfait, de l'union spirituelle absolue. Il sourit à cette pensée car au corps de Béatrice, il n'est pas prêt à renoncer. C'est bien la preuve que leur passion n'est pas mystique à proprement parler. Et dire qu'on les trouvait, Béatrice et lui, déraisonnables, égarés, alors qu'ils faisaient partie des *happy few* aptes à la grâce amoureuse. Bref à 11 heures, à son bureau, il ne tenait plus en place, ses mains s'agitaient, ses paroles se bouscullaient, confuses et maladroites, et son regard s'égarait sans cesse sur les aiguilles de l'horloge murale, temps sans durée, temps sans éternité. Ses collègues remarquaient son agitation, sa fébrilité et son irritation et furent sidérés lorsque Fabrice décida d'interrompre prématurément cette réunion de travail qu'il avait

lui-même convoquée. Ce fut une erreur grave, presque une faute pour la morale ordinaire. Seulement, que vaut le monde du travail et de la responsabilité face aux exigences célestes de la passion ? Bien sûr, il risque de perdre sa place. Et ces défaillances, il faudra les compenser par la « dure nécessité » de sa présence auprès de Béatrice. Il lui faudra être plus exigeant envers lui-même et davantage envers elle, c'est une question d'honneur.

Le besoin urgent de la voir s'accroît. « La voir », quelle drôle d'expression qui évoque paradoxalement la possession et la dépossession. Il y a entre eux comme un affolement dès qu'il s'agit de voir. Il sait que c'est absurde mais il a un besoin vital qu'elle ne dissémine à aucun moment son regard sur d'autres, qu'il s'agisse d'un homme, d'une femme ou d'un enfant. Ils ont de violentes disputes à ce propos. Et quand Béatrice tente de le rassurer par ses paroles, c'est en vain. Fabrice mesure alors l'insuffisance du langage à la plénitude du regard. Lorsqu'ils viennent de se déchirer, le silence les enveloppe et les intègre l'un à l'autre.

Ce n'est que lorsqu'ils sont seuls au monde qu'ils sont bien. Tout ce qui n'est pas eux demeure étranger et menaçant. « L'autre », sous sa forme la plus minime, la plus anonyme, risque de faire fissure dans cette union. Fabrice a beau vouloir l'exorciser, le répudier par de multiples talismans, rien n'y fait. Il y a toujours « de l'autre » quelque part qui vient vous arracher à votre ravissement ! Et Fabrice parfois s'interroge : s'il rencontre autant de ces petites fractures dans sa joie extatique, n'est-ce pas, d'une certaine manière, qu'il les cherche ?

Il pense à ces hallucinés dont on parlait hier à la radio, à ces mélancoliques *déniant* l'existence d'organes dans leurs corps. Il croit se souvenir qu'un savant psychiatre appelait cela le syndrome de Cotard. S'il devait être halluciné, lui ce



# L'ESPACE ANALYTIQUE

collection fondée par Maud Mannoni  
dirigée par Alain Vanier

Y a-t-il une logique de la passion amoureuse ? Comment rendre intelligibles les états passionnels *a priori* irrationnels ? Comment expliquer leur genèse alors qu'ils ne témoignent que d'une seule chose : l'aveu d'une souffrance ?

Riche de scènes et de cas cliniques, ce livre doit son inspiration à l'observation du quotidien autant qu'à la pratique de la psychanalyse. Se plaçant au cœur du phénomène passionnel, Roland Gori nous entraîne dans une réflexion inédite, décrivant la passion comme un état produit par la poétique du langage, par une sorte de maladie de la langue qui s'impose à la faveur d'une implacable séduction entre deux êtres.

Qui a vécu l'état passionnel retrouvera ici ses trois figures originaires : l'amour, la haine, l'ignorance. L'étude de l'état passionnel par la psychanalyse permet de saisir l'essence de l'amour fou ou le sens des déchirures que s'infligent les amants, ou encore la détresse de l'homme éconduit. Dans le sillage des travaux de Clérambault, elle éclaire aussi le fétichisme particulier lié à la relation passionnelle.

*Psychanalyste, professeur de psychopathologie à l'Université d'Aix-Marseille I, Roland Gori vit à Marseille. Il a notamment publié La Preuve par la parole (1996) et La Science au risque de la psychanalyse (avec Christian Hoffmann, 1999).*

Illustration de couverture :  
© Christian Roux

B 25344.0  04.02  
ISBN 2.207.25344.9  
20 €

